

Ghayas Hachem, Francine Brunet, Evains Wêche

Marie-Michèle Giguère

Number 158, Summer 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78047ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Giguère, M.-M. (2015). Review of [Ghayas Hachem, Francine Brunet, Evains Wêche]. *Lettres québécoises*, (158), 26–27.

☆☆☆☆

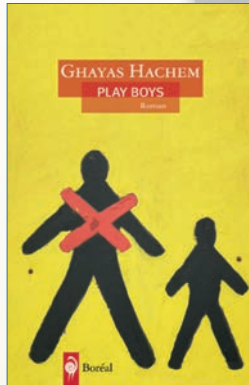
GHAYAS HACHEM

Play Boys

Montréal, Boréal, 2014, 224 p., 25,95 \$.

Jouer à la guerre

La guerre est là, au loin; elle se laisse deviner, mais on peut presque faire comme avant; ou, du moins, on essaie autant qu'on peut. Elle n'empêche pas les jeux d'enfants auxquels s'adonnent trois cousins. Jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus l'ignorer.



Il y a des romans de guerre qui plongent rapidement le lecteur dans l'horreur. *Play Boys* procède autrement: on y découvre d'abord les jeux de deux cousins, les problèmes dont discutent leurs mères le soir venu; on se laisse absorber par leurs préoccupations de garçons qui rêvent de filles et veulent s'amuser. Puis, sans s'en rendre compte tout à fait — comme la grenouille dans l'eau sur le feu qui ne s'est pas rendu compte que le liquide bouillait désormais —, on est plongé, complètement, dans toute l'horreur de la guerre. Il est alors trop tard pour faire demi-tour. C'est l'effroyable et puissant piège que tend habilement ce premier roman de Ghayas Hachem.

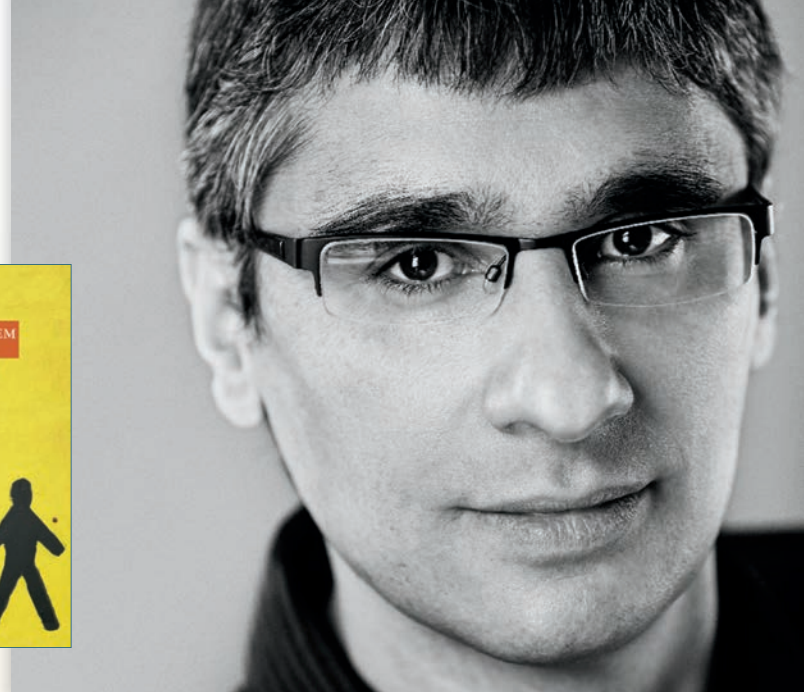
Beyrouth. Ref'at, onze ans, vit avec sa mère et Ramzi, son frère aîné, dans un appartement situé sur le même palier que celui que son cousin Wissame partage avec ses parents. C'est une situation qui devrait être temporaire: ils se sont installés là, chez un jeune couple qui a émigré en Australie, parce que l'appartement était jugé plus sécuritaire que leur *penthouse* « sous les bombes ».

Wissame et Ref'at adorent se retrouver pour discuter: ils imaginent des histoires sensuelles qui mettent en scène des résidentes de leur immeuble. Puis, leurs rêvasseries partagées prennent abruptement fin lorsque les deux garçons mettent la main sur des magazines *Playboy*, cachés dans la chambre principale de l'appartement de Ref'at. Ramzi les dénonce rapidement à leurs mères et les garçons sont séparés.

Un jeu dangereux

Alors que son frère est puni, Ramzi se lance lui aussi dans un jeu: il se met à imaginer un pays, qu'il conçoit comme puissant, guerrier. Il passe des heures à noter ses stratégies militaires dans un cahier. Wissame embarque lui aussi et imagine à son tour, avec son cousin Ref'at, un pays. Mais à la différence de Ramzi et de Wissame, Ref'at n'a pas envie de jouer à la guerre imaginaire.

Pourtant, la guerre, la vraie, celle qui fait rage tout autour, ne semble pas le troubler autant. Elle l'effraie, certes, mais le fascine également. Les appartements du premier étage de leur immeuble abritent les locaux d'un parti politique, le Progrès de la nation. C'est un lieu stratégique où l'on accumule des armes, retient des prisonniers. La curiosité de Ref'at pour les activités, éminemment violentes, qui s'y déroulent, est manifeste. L'homme qui dirige le tout, que Wissame et Ref'at surnomment « le Cow-Boy », s'en est visiblement rendu compte. Au fil du temps, il emmène Ref'at visiter quelques secteurs des appartements du parti, lui montre les voitures... Curieux, Ref'at ne mesure peut-être pas ce qui est en train de lui arriver, dans quel engrenage sombre il vient de mettre le bras.



GHAYAS HACHEM

Roman plus dur qu'il n'y paraît, *Play Boys* est un récit riche sans être compliqué, violemment réaliste: il raconte comment la violence se faufile là où on ne l'attendait pas. Même s'il fait écho à une guerre passée, ce roman habilement construit est d'une rare pertinence, encore aujourd'hui.

☆☆☆☆ ½

FRANCINE BRUNET

Le nain

Montréal, Stanké, 2014, 217 p., 24,95 \$.

Énigme mauricienne

La Tuque, en Haute-Mauricie, est le théâtre d'une enquête surprenante, qui met en scène des personnages si singuliers qu'on les croirait tout droit sortis d'un conte.



Edmond faisait du troc, se passionnait pour les clous et les trains, et écrivait un langage étrange dans des cahiers à trois trous. (p.17)

Un grave accident de la route, une mort suspecte, des adolescents atteints d'un mal étrange... et si tous ces événements étaient reliés? C'est ce que tenteront de comprendre l'agent Michaud et l'enquêteur Vidal, de la Sûreté du Québec de La Tuque, où « tout le monde conn[ait] tout le monde ». Ils seront aidés par D^{re} Alice Pelletier, la médecin légiste en formation, fraîchement arrivée de Montréal.

L'enquête est ici prétexte au déploiement magnifique de quelques grands personnages, tous plus romanesques les uns que les autres. Il y a Edmond, « le nain », sans doute atteint du syndrome d'Asperger, élevé par ses tantes qui ne l'ont jamais envoyé à l'école. Edmond s'est forgé un langage qui lui est propre et grâce auquel il tient des cahiers qui demeurent indéchiffrables à tous les autres.

Edmond est toujours suivi de son cousin, Tibi, de quelques années son cadet, épileptique et atteint d'une déficience intellectuelle. Tibi « riait pour rien, souriait à pleine gueule, frétillait de bonheur, pathologiquement



FRANCINE BRUNET

joyeux». Désormais adultes, les cousins se passionnent pour les mêmes choses que lorsqu'ils étaient enfants, confinés, par leur condition respective, dans un univers où le temps semble évoluer à une autre vitesse.

Il y a aussi Gilbert, « le manchot », qui se promène en scooter. Un accident étrange avec son cheval a freiné ses ambitions précoces de devenir un grand criminel, lui qui avait toujours montré un penchant pour le côté sombre des choses et un troublant goût pour le sadisme. Cet

épisode douloureux qui lui a coûté un bras, il croit qu'il le doit à un sort qu'Edmond, « le nain », lui aurait jeté. Alors il le guette depuis des années, à la recherche d'une occasion pour se venger.

Et puis il y a Fernande, l'infirmière d'expérience qui connaît tout le monde au village et qui a enseigné à Edmond à prendre soin de sa tante malade. Elle en connaît assez sur les gens du coin pour voir plus clair que les autres dans les événements mystérieux qui viennent secouer la ville.

L'humanité dans le surprenant

Ces personnages atypiques sont si habilement construits que les dénouements qui auraient pu paraître farfelus dans un autre contexte apparaissent tout à fait logiques dans le déroulement de cette histoire surprenante. Riches et complexes, ils nous emmènent dans une histoire à la frontière de l'intrigue et du conte, où les découvertes insolites ne sont pas incongrues mais cohérentes avec ce que l'on sait de ces personnages joliment hors du commun.

Malgré les cadavres et quelques desseins bien sombres, il se dégage de ce premier roman de Francine Brunet quelque chose d'éminemment charmant. Intelligemment construit et mené, *Le nain* réussit à créer de toutes pièces un univers romanesque puissant.

☆☆☆ ½

EVAINS WÈCHE

Les brasseurs de la ville

Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Roman », 2014, 200 p., 21,95 \$.

Sans répit

Épopée familiale au cœur de Port-au-Prince, magnifiquement menée, où le triste destin d'une famille fait écho à la douleur de tout un peuple.

J'ai appris à avancer dans la rumeur en me courbant pour éviter une poutre ou une barre de fer qu'on transporte, en sautant de côté pour échapper à un jet d'eau lancé par les roues d'un chauffard trop pressé pour ralentir dans une flaque d'eau, en jouant des hanches et des épaules pour m'écarter d'un voleur qui s'enfuit, en me tordant pour me glisser entre deux étages, entre une marchande et un acheteur, en dansant avec la foule au rythme de Port-au-Prince. (p. 37)

La vie n'est pas douce pour ce couple et leurs cinq enfants. Dans leur maison du secteur Carrefour — « Carrefour dans Port-au-Prince, c'est Haïti dans le monde » —, l'homme et la femme n'arrivent pas à nourrir leur famille chaque jour ni à lui assurer une hygiène qui la protégerait des maladies. « Bien sûr, on n'a pas réussi dans la vie », se disent-ils. Ils espéraient bien que leur aînée, la magnifique Babette, épouse un riche veuf du quartier plutôt que de succomber aux avances d'un jeune de son âge, aussi pauvre qu'elle. C'est une troisième voie qui s'offrira à elle : elle deviendra la maîtresse, largement entretenue, d'un quinquagénaire généreux, qui sortira toute la famille de son taudis pour l'installer dans le quartier de Canapé-Vert, où plusieurs voisins ont une histoire semblable à la leur, ce sont « des familles entretenues grâce à une fille, une sœur, une nièce ou parfois une jeune mère célibataire ».

Si la vie est plus confortable à Canapé-Vert, elle n'est surtout pas plus douce. Les remords des parents les rongent, certains de leurs enfants sont en colère : « Nos enfants ne nous pardonneront pas d'avoir donné leur sœur en pâture à un inconnu », concluent-ils. Après avoir eu



EVAINS WÈCHE

quelque temps l'impression d'exercer un certain contrôle sur la nouvelle vie de leur fille et sur son amant, ils constatent rapidement qu'il n'en est rien : la situation leur échappe totalement. Même dans leur nouvelle maison, ils sont toujours aussi démunis. Et du dur labeur parfois empreint de bonne humeur qu'était leur vie, ils sombrent dans un confort matériel chaque jour plus triste.

Deux voix

Chacun des membres du couple a sa voix dans le roman : les deux narrateurs alternent à même les chapitres. Ils se parlent, se font des confidences, se préoccupent l'un de l'autre, se font quelques reproches aussi. On y découvre deux amoureux encore attentionnés malgré les années et les difficultés ; des parents inquiets, avec beaucoup de cœur au ventre. Leurs monologues intérieurs nous montrent toute leur vie, racontent la misère qui se transmet. Et à travers leur histoire si personnelle, c'est aussi celle de tant de gens qui ont plus de détermination que de pain sur leur table que l'on découvre. *Les brasseurs de la ville* est une fresque touchante et colorée, sympathique et triste.